

1921
MARY À PARIS

Matthew Reynolds est un jeune homme fringant et heureux. Il s'est marié durant l'été 1916 avec Mary. Ni l'un ni l'autre n'avait le désir de rester à Minneapolis où ils s'étaient rencontrés, ni de rester dans le Minnesota. Ils n'avaient pas envie non plus de s'installer à Saint-Louis où le père de Matthew exerçait la redoutable profession de juge. Quand on proposa au jeune homme un obscur poste dans une compagnie d'assurances à New York, il sauta sur l'occasion et décida avec Mary de s'installer à Greenwich Village, bien loin des standards bourgeois que l'on attendait d'un jeune couple de bonne famille. Ils voulaient une vie plus souple, plus légère. Dès leur arrivée dans ce quartier de New York, ils découvrirent une indépendance inconnue. Ils ne venaient pas s'encanailler mais éprouvaient un besoin de desserrer l'étau social. Le quartier, longtemps mal famé, devenait celui du monde artistique et d'une jeunesse qui cherchait, comme eux, un peu plus de liberté et de douceur. Ce qui frappa d'abord Mary, c'est la place occupée par les femmes. Elles étaient partout, actives et revendicatives. Le jeune couple découvrait avec envie cette vie que l'on qualifierait bientôt de *bohème*. Cela deviendrait l'identité du *Village*.

Pour l'heure, tout se construisait : les théâtres alternatifs, les salons de thé à ciel ouvert, les jeunes artistes rêvaient d'Europe. Quand le soir Mary se couchait contre Matthew, elle lui caressait le torse en lui parlant de ses dernières découvertes, à commencer par les couples de lesbiennes qui se cachaient à peine. De même, elle soupçonnait les deux propriétaires de la boutique d'antiquités *The Treasure Box* de vivre ensemble. Le quartier rendait tolérant et permettait à chacun de vivre sa vie. Matthew se sentait un peu gêné mais il se rangeait à l'avis de Mary.

Ils commençaient, de semaine en semaine, à apprivoiser le lieu et à être apprivoisés par lui. On les connaissait comme *le petit couple*. Les hommes comme les femmes étaient troublés par la silhouette fine et élancée de Mary. Certains pensaient qu'elle était actrice de cinéma. Mais sa douceur et sa discrétion rompaient avec l'image carnassière du monde hollywoodien naissant. C'était une jeune femme souriante et heureuse, attirée par l'art, devenant une fidèle de la librairie de *Washington Square*. C'est d'ailleurs là qu'elle croisa, pour la première fois, un jeune auteur séduisant, Laurence Vail.

Avec l'entrée en guerre de l'Amérique et le sentiment national qui soulevait le pays, Mary cessa de vivre. Matthew, comme beaucoup de jeunes hommes de sa génération, s'était engagé sous les drapeaux. Il allait

bientôt partir en France, les mollets enroulés dans des guêtres. Il y connaîtrait l'enfer. Mary, restée au *Village*, avait revu Laurence Vail. Ils étaient devenus amants. Vail gardera longtemps en mémoire ces nuits d'amour, le plaisir de leurs bavardages secrets et le dos parfait de Mary. Ils étaient deux jeunes gens de Greenwich, laissant libre cours à leur désir alors que le monde se décomposait en Europe. Un moment de *bohème* pour exorciser la terreur de la destruction. Mary aimait les bras de Laurence. Il aimait sentir son sexe en elle. Elle aimait ce désir et le trouble qui l'envahissait. Mais elle n'oubliait pas Matthew. Elle savait que son couple était le cœur de son existence. Elle rejetait l'idée même de la trahison au nom de cette liberté du désir qu'elle voulait faire découvrir à son mari lorsqu'il reviendrait de France.

Car la guerre était finie et Matthew avait survécu. Il s'apprêtait à rentrer quand une mauvaise grippe le cloua au lit, se transforma en violentes brûlures pulmonaires et l'emporta en quelques jours dans de terribles douleurs. Le monde entier était submergé par ce virus apporté par les soldats américains. La guerre avait favorisé la pandémie et la censure avait aggravé le développement de cette souche violente et mortelle. Le virus devait rester secret, au nom de l'effort de guerre. Les journaux devaient se taire. Ils se turent. Seule l'Espagne tenta de contenir sa diffusion en alertant la population. C'est ainsi que la

grippe devint espagnole parce que ce pays avait été le seul à prévenir son peuple des dangers encourus.

Matthew Reynolds meurt le 10 janvier 1919 alors que Mary, aux États-Unis, préparait une fête pour le retour de son héros. Elle avait lu que le temps de la démobilisation serait long. Pour Noël, elle avait envoyé une longue lettre d'amour dans laquelle elle criait son impatience de retrouver le torse de son mari. Elle lui racontait la vie qui continuait dans ce quartier adoré. Elle s'amusait à décrire les lourdes boucles d'oreilles qu'elle achetait et portait désormais. Elle avait joint une photographie d'elle, prise dans une boutique à côté de la librairie. Son visage souriant avait encore les rondeurs de la jeunesse et sa chevelure épaisse formait une couronne autour de sa tête. Matthew ne vit jamais ce portrait. Il était mort au moment où le courrier arriva à l'hôpital où d'autres agonisaient.

Il était déjà enterré quand Mary apprit la nouvelle. Elle resta longtemps debout, vacillante. Elle sentit la dévastation se répandre et descendre jusque dans ses jambes. Elle s'écroula. C'était la première fois de sa vie qu'elle flanchait ainsi. Ce n'était pas un amour de jeunesse. C'était l'amour d'une vie qui n'aurait pas lieu. Ce n'était pas une séparation, c'était un arrachement. Le monde s'écrasait comme son corps sur le sol. Elle ne se releva pas, resta longtemps dans ce sanglot intime. Elle regarda

autour d'elle à la recherche de Matthew, comme pour conjurer une mauvaise blague. La guerre était finie, elle avait lu les journaux. Il ne pouvait qu'apparaître, là! maintenant! dans l'entrebâillement de la porte et il se précipiterait la voyant ainsi étalée sur le sol de la petite cuisine. Elle espérait son sourire juvénile, sa voix douce, ses premières caresses de héros revenu de la guerre. Il l'attendait dans le salon. C'est sûr. Ce télégramme était une erreur. Ce n'était pas son Matthew. Ça ne pouvait pas être lui. La guerre était finie.

Elle se releva doucement, sans bruit. Elle s'était blessée au genou. Elle alla prendre un linge pour se rafraîchir. Elle resta longtemps assise au bord de sa chaise à regarder par la fenêtre de la cuisine le mur de l'immeuble d'en face, ses briques rouges régulières et les interstices qui sont parfois envahis au printemps par des insectes. Elle prévint les parents de Matthew et ses propres parents qui voulurent immédiatement la rejoindre à New York. Elle refusa fermement. Elle voulait être seule. Elle ne voulait rien entendre des phrases qu'elle connaissait déjà : *une jeune femme convenable ne peut rester seule dans un endroit pareil... il faut rentrer à la maison pour refaire ta vie... tu verras, avec le temps... il te faut une situation...*

Quand Laurence apprit la nouvelle, il se précipita pour soutenir Mary. Elle ne l'embrassa pas. Elle n'était pas froide ni distante, elle était absente. Vail comprit que tout

était fini. Il savait que rien n'avait véritablement commencé, que l'escapade ne serait jamais rien d'autre. Lui aurait aimé plus. Avant. Avant, il aurait voulu convaincre Mary de quitter son mari pour vivre avec lui. Mais il avait compris que cela n'aurait pas été possible, que Mary aimait profondément Matthew. Maintenant qu'il était mort, Laurence craignait qu'elle ne fasse une bêtise. Il savait qu'elle serait anéantie. Elle l'était. Laurence la reconnut à peine. Ses yeux étaient terriblement cernés. Elle avait vieilli de quinze ans en quelques semaines. Ils ne s'étaient plus revus depuis les fêtes de fin d'année. *Matthew est mort*. C'est par ces mots qu'elle l'accueillit au seuil de l'appartement. *Oui, je sais, je suis venu dès que j'ai appris la nouvelle*. Mary ne s'en étonna pas. Le *Village* avait ce côté «village». Tout pouvait se savoir très vite. Mary ne proposa rien à Laurence. Elle retourna s'asseoir dans un fauteuil. Laurence s'assit sur le rebord d'une fenêtre face à elle. Il comprit qu'elle n'aurait pas permis qu'il s'approchât. Il avait perdu le désir de Mary, son corps, ses caresses, son amour, sa tendresse, et surtout son lumineux sourire. En la voyant, il eut peur de ne plus jamais voir son visage sourire un jour. Elle n'était que douleur. Et surtout, elle était ailleurs.

Le *Village* ne changeait pas. Il débordait désormais d'une nouvelle énergie. Tout le monde en avait besoin après la guerre en Europe et cette grippe qu'on appelait

toujours *espagnole*, à cause de la tentative de prévention du pays de Quichotte. Les autres nations muselaient toujours la presse. Seule la guerre existait, même quand elle s'achevait. Les États-Unis avaient également sous-estimé le risque des contaminations lié au retour des soldats et aux immenses rassemblements populaires pour célébrer la victoire. Les Américains l'avaient durement payé. *Greenwich Village*, comme à son habitude, avait transformé la violence du moment en geste artistique. Mary avait besoin de légèreté mais elle sentait qu'il lui fallait être ailleurs. Elle ne retournerait pas à Minneapolis malgré les demandes incessantes de sa famille. Elle ne pouvait plus rester au *Village* car ce rêve de liberté n'avait de sens qu'au bras de Matthew. Pour elle, il était évident qu'il fallait aller en Europe, en France, à Paris. Il fallait changer de vie mais aussi rendre visite à Matthew, là où sa dépouille se trouvait.

Laurence Vail s'était installé à Paris après la guerre. Il est très vite devenu la nouvelle coqueluche du milieu artistique parisien. Tout le monde le connaît et il connaît bientôt tout le monde. Montparnasse est un mouchoir de poche. De la Rotonde à la Closerie en passant par le Select ou la Coupole, c'est un boulevard de fêtes et de beuveries. Tous s'y croisent, s'aiment, ou se quittent. Certains se détestent cordialement. Chacun essaie d'enviesager une nouvelle manière d'être au monde, un nouveau

style d'existence qui romprait avec les codes d'une société qui avait produit cette guerre. Le quartier cherchait frénétiquement à inventer une nouvelle vie malgré l'effondrement.

Mary, après un séjour à Rome, arrive en novembre 1921 au milieu de l'effervescence parisienne qui accueille toutes les nouveautés : les sons, les danses, les spectacles, les formes artistiques et littéraires. Tout est inédit. Tout doit être original. Personne ne s'est véritablement donné le mot, mais chacun s'invente une avant-garde personnelle. Bientôt ils se regrouperont autour de manifestes et de coteries esthétiques, plus neuves les unes que les autres. Pour l'heure, l'agitation est un peu sauvage. Il n'y a plus de brides. Mary s'installe à Paris avec les cheveux courts, cette coupe garçonnette que toutes ont adoptée comme un signe de ralliement, une liberté affichée. Sa silhouette laisse apparaître son cou, long et délicat. Chacun s'arrête devant cette apparition baudelairienne, cette veuve qui recherche l'ivresse de l'époque derrière un voile de mélancolie. Certains le perçoivent. Elle boit pour appeler la gaieté et accompagner les nuits passées à discuter de la vie du *Village* avec tous les Américains qu'elle rencontre grâce à Laurence. Tous deux se sont retrouvés avec la joie des amis qui se sont quittés depuis trop longtemps. Le désir avait disparu. Mary avait regretté cette liaison amoureuse, non pas comme un moment d'égarement mais

comme une épine de culpabilité qui rendait impossible toute forme de retour. Laurence le savait. Parfois, dans les longues nuits de discussions quand les dernières vapeurs d'alcool se sont dissipées, Laurence la regardait comme avant, avec le même élan. Il aurait presque pu caresser sa nuque en tendant la main. Mais il ne le fit jamais car il savait le geste désormais insupportable pour Mary. Même le plus bohémien des amoureux de Paris voulait avant tout garder l'amitié de Mary. Un soir, alors que Peggy était partie se coucher, laissant les vieux amis discuter et quelques noctambules hanter l'appartement, Laurence interrompit une rêverie mélancolique de Mary qui, les yeux dans le vague, avait gardé son verre de vin au bord de ses lèvres : *Je crois que je vais l'épouser et avoir des enfants avec elle.* Mary s'était retournée vers lui avec un demi-sourire interrogateur. *Pardon, j'étais ailleurs, vous disiez ? – Je disais que j'allais demander Peggy Guggenheim en mariage...* Mary s'était approchée de lui et l'avait entouré de ses longs bras. *Quelle merveilleuse nouvelle ! Je suis si heureux pour vous deux.* Mary était sincère. Ce geste de tendresse en était la preuve. Cela faisait longtemps que Laurence n'avait plus reçu de tels débordements affectifs de la part de Mary qui, tout en étant constamment à son bras, maintenait une distance infinitésimale que lui seul pouvait comprendre et percevoir. L'amitié était à ce prix. Il était heureux d'avoir Mary dans sa vie, et de se marier avec Peggy.

La fête n'en finissait pas, des bars aux clubs, des ateliers d'artistes aux appartements bourgeois, Mary promenait sa silhouette dans les rythmes infinis des nuits parisiennes comme une longue traversée du Léthé. Elle semblait vouloir s'oublier autant qu'oublier la vie elle-même, celle qui l'attachait encore à Matthew. Alors, elle dépensait sans compter, offrant à chacun sa bienveillance. Certains en avaient profité car les temps sont toujours difficiles pour les artistes qui attendent leur œuvre. Ses amis veillaient à ce que sa générosité ne soit pas pillée ni détournée. Sa pension de veuve et l'argent versé par sa famille la mettaient à l'abri du besoin, elle pouvait donc vivre avec une relative insouciance. Elle partageait ses soirées avec des inconnus avec qui elle avait des conversations décousues, chacun essayant de se comprendre dans le mélange des langues. Parfois les caresses suffisaient quand les corps étaient entassés sur de vieux canapés bas. Elle aimait la liberté des corps et des sexualités sans toujours s'y retrouver. L'alcool abrutissait autant l'esprit que le désir.

Mary avait décidé d'apprendre le français. Le nec plus ultra était de suivre des cours particuliers avec Marcel Duchamp. Depuis son séjour américain, l'artiste s'était spécialisé dans les leçons de français pour jeunes Américaines en mal de frisson artistique. Non seulement son enseignement passait par la découverte des mots les

plus orduriers de la langue française, mais surtout Duchamp avait l'habitude de coucher avec ses élèves. Il avait gagné sa vie ainsi à New York. Il poursuivait cet éveil linguistique dans la communauté américaine de Paris qui, de toute façon, était aimantée par sa présence. Depuis l'*Armory Show* et le scandale de son *Nu descendant l'escalier*, Duchamp était devenu l'artiste d'avant-garde que tout le monde s'arrachait. Avant de séjourner aux États-Unis, l'homme était assez réservé, encore transi d'amour pour Gabriële Buffet-Picabia. Arrivant à New York, il s'était libéré de toute convention et avait décidé d'une vie de débauche parfaitement réglée. Sa rencontre avec Henri-Pierre Roché avait permis aux deux compères de se découvrir des goûts communs pour les aventures multiples, l'excès d'alcool, les arts et les échecs. Ils étaient devenus inséparables. À Paris, Duchamp avait continué cette vie, loin de tout engagement. Quand il rencontre Mary Reynolds l'automne s'installe. C'est une période particulière. On dit adieu aux chaleurs de l'été, les trottoirs commencent à être jonchés de tas de feuilles dans lesquels se roulent les enfants. Les écharpes s'enroulent autour des cous et les casquettes épaisses se revissent sur les têtes.

Mary aurait pu être mannequin, elle en avait la silhouette et le style. Elle était seulement une élégante qui traversait les nuits de Montparnasse dans des robes de Paul Poiret.

Quand elle fit la connaissance de Duchamp, elle portait une de ces magnifiques robes du soir que le couturier à la mode proposait aux élégantes de son temps. Mary est cette femme. C'était une longue toilette en velours satiné, aux manches amples qui anticipait de peu la robe Kimono que Poiret allait créer. Ce noir baudelairien attirait tous les regards, les moirures du velours dessinant les lignes du corps de Mary, tout en les cachant dans le même mouvement, ce dernier permettant aux pans de tissu d'offrir aux formes du corps une étrange disparition au moment même où on les contemple. Ce soir-là, Duchamp l'avait immédiatement remarquée. Il la connaissait vaguement. Tout le monde se connaissait plus au moins à force de se croiser. Il avait été stupéfié par sa beauté délicate et avait même été intimidé par la puissance qui émanait d'elle. Elle avait une présence. Ils s'étaient parlé pour la première fois. Leur conversation s'entama comme un échange interrompu la veille par le sommeil. Ils se parlèrent avec évidence, même si l'anglais de Duchamp était parfois hésitant. Mais c'était sans commune mesure avec celui des autres Français que Mary croisait à Paris. Aucun ne parlait anglais, ni aucune autre langue d'ailleurs. Aucun n'envisageait de se compromettre avec une langue étrangère, cela aurait été vécu comme une défaite intérieure pour beaucoup de Parisiens. Rencontrer Duchamp et parler américain était déjà une nouveauté attirante. En réalité, elle était tout de suite tombée amoureuse. Marcel

était séduisant avec sa fausse réserve et son sourire. L'attirance était réciproque, même si Mary eut des difficultés à interpréter les signes du désir chez Marcel.

Ils n'arrêtaient plus de se voir, du soir au matin, discutant entre deux cours de français à la sauce Duchamp. Un soir, Mary découvrit qu'elle avait perdu la clé de son appartement. Marcel la raccompagna et trouva le moyen de passer par une fenêtre entrebâillée. Il ouvrit la porte d'entrée et Mary entra chez elle grâce à lui. Elle l'embrassa. Ils se déshabillèrent. Elle découvrit son long corps fin, sa poitrine fluette qu'elle ne comparerait jamais avec celle de Matthew. Ils firent l'amour pour la première fois. Et pour la première fois, Mary eut une appréhension. Coucher avec Marcel n'était pas comme coucher avec ces hommes qui étaient passés dans son lit depuis qu'elle était à Paris. Elle avait aimé ces rencontres de hasard, sans lendemain. Ici, elle espérait d'autres rendez-vous.

Si Marcel pouvait être parfaitement impudique dans le secret des chambres, il n'en allait pas de même en société. Il tenait à sa liberté. Il tenait à son image d'insaisissable noctambule solitaire. Il proposa donc à Mary un *gentleman agreement* qui n'avait rien de *gentleman* et qui imposait plus qu'il ne proposait : leur relation devait rester secrète. Ils ne devaient pas se montrer en public ensemble et ils gardaient une parfaite liberté sexuelle l'un comme